

colloque des intellectuels juifs  
**la bible au présent**  
données et débats



Extrait de la publication

**idées/gallimard**









Cet ouvrage a été publié  
par le Congrès juif mondial  
avec l'aide de la  
« Memorial Foundation for Jewish Culture »

© *Éditions Gallimard* 1982.

Extrait de la publication

## PRÉFACE

*Le poids d'une des mémoires attestées les plus longues qui soient, le rapport essentiel et consubstantiel qui unit le peuple juif à la Bible hébraïque, la richesse d'une tradition écrite et orale qui n'a pas perdu de sa vitalité, la multiplicité des sens qui s'y attachent ou qu'on y attache — autant de raisons, parmi d'autres, pour faire de La Bible au présent, le thème du XXII<sup>e</sup> Colloque des intellectuels juifs de langue française, organisé à Paris du 28 au 30 novembre 1981 par la Section française du Congrès juif mondial.*

*A dire vrai, et pour les mêmes raisons, la Bible n'a jamais été absente de ces Colloques. Traditionnellement même, si je puis dire, l'un des points forts de la plupart des dix premiers Colloques, dès 1957, c'était la leçon biblique, toujours éclairante et audacieuse, donnée par André Neher, alors professeur à l'Université de Strasbourg, jusqu'à son installation à Jérusalem. Qu'il s'interrogeât sur Caïn et Abel, sur Job, sur la politique prophétique, sur le messianisme biblique, sur la vision des ossements desséchés d'Ezéchiël, sur la tentation de l'assimilation, sur les choses et les jours, sur la montée en Terre promise, c'était toujours, non pas certes pour récupérer la Bible, mais pour la lire et la faire parler au présent, face à nos propres perplexités. Pour l'interpeller et nous faire interpeller par elle, hors de tout confort, même et surtout intellectuel.*

*Mais c'est la première fois, dans ce volume, que la Bible elle-*

même est le sujet central de l'ensemble de notre recherche. Laquelle, sans être exhaustive — comment aurait-elle pu l'être en trois jours ? — se situe de propos délibéré dans un registre aussi large que possible.

Dans l'ensemble de la culture et de la littérature universelles, peu de textes, à travers leur diversité, sont aussi fondateurs que celui-là. Et bien au-delà de son champ initial. Encore faut-il essayer de comprendre d'où lui vient cette durable présence et comment il est perçu aujourd'hui encore. En d'autres termes, ce n'est pas seulement son antiquité qui nous impressionne, mais, plus encore, sa permanente actualité qui nous alerte. Aussi bien, la pensée juive ne manque-t-elle pas d'insister sur le fait que le don de la Thora sur le Sinaï, une fois pour toutes, ne peut ni ne doit être dissocié de la réception de la Thora à chaque instant qui passe. Comme le disait naguère Henri Meschonnic dans un précédent Colloque, le fonctionnement des textes bibliques fait d'eux des passé-présent-futur. C'est en tant que tels qu'ils débordent de leur temps et s'inscrivent aussi dans le nôtre. Ils sont porteurs d'expérience signifiante.

Livre du peuple juif, la Bible a marqué de son empreinte d'autres civilisations, notamment chrétiennes et musulmanes, et celles qui en dérivent. Elle a créé ainsi des thèmes et des signes qui prennent en vérité une portée universelle, ou presque. Un exemple, en particulier, me paraît singulièrement éclairant. A une enquête sur la littérature engagée, menée par Le Nouvel Observateur, dans un « Spécial littérature », en mai 1981, Maurice Blanchot répondait ainsi :

« S'il fallait citer des textes qui évoquent ce qu'aurait pu être une littérature d'engagement, je les trouverais aux époques anciennes où la littérature n'existait pas. Le premier et le plus proche de nous, c'est le récit biblique de l'Exode. Là tout se trouve : la libération de l'esclavage, l'errance dans le désert, l'attente de l'écriture, c'est-à-dire l'écriture législatrice à laquelle on manque toujours, de telle sorte que seules sont reçues les tables brisées qui ne sauraient constituer une réponse complète, sauf dans leur brisure, leur fragmentation même ;

*enfin, la nécessité de mourir sans achever l'œuvre, sans atteindre la Terre promise qui en tant que telle est inaccessible, cependant toujours espérée et par là déjà donnée. Si, dans la cérémonie de la pâque juive, il est de tradition de réserver une coupe de vin pour celui qui précédera et annoncera l'avènement messianique du monde juste, on comprend que la vocation de l'écrivain (engagé) n'est pas de se croire prophète ni messie mais de garder la place de celui qui viendra, d'en préserver l'absence contre toute usurpation, et aussi de maintenir le souvenir immémorial qui nous rappelle que nous avons été esclaves, que, même libérés, nous restons et resterons esclaves aussi longtemps que d'autres le seront, qu'il n'y a donc (pour le dire trop simplement) de liberté que pour autrui et par autrui. »*

*A quoi Edmond Jabès qui, à sa façon, ne cesse de se laisser interroger par la Bible, fait en quelque sorte écho en disant : « Le salut de l'homme, face à l'écroulement des idéologies, est, peut-être, dans sa disponibilité préservée. »*

*« Le premier et le plus proche de nous », disait Blanchot. D'où l'importance de la lecture et de l'écoute. Le danger aussi des rigidités et la valeur des interprétations comme des questionnements. Pour ceux qui récuseraient la notion même de révélation, subsiste la valeur de visée et d'enseignement qui sont, au propre, ce que signifie le terme de Thora — pédagogie de l'intelligence et de la liberté, selon la formule si juste de Claude Tresmontant.*

*A ce titre, ce volume s'inscrit dans le prolongement de celui qui, dans la même collection, porte sur Politique et religion. Entre ces deux Colloques, s'est tenu le XXI<sup>e</sup>, consacré à la Communauté. Pour des raisons techniques, il n'a pas été possible de le publier sous la même forme ; quelques-uns des textes les plus importants auxquels il a donné lieu sont reproduits dans la livraison des Nouveaux Cahiers de l'automne 1982.*

Jean Halpérin



## *Présentation du thème*

*par Claude Riveline*

Professeur à l'Ecole des Mines de Paris

La Bible est le livre du peuple hébreu et c'est pourtant le livre le plus universel qui soit. La Bible est un livre très ancien, et il interpelle encore la conscience contemporaine.

Voilà les deux grandes questions qu'évoque le thème de « La Bible, aujourd'hui ». Mais avant de préciser ces questions, qui vont être éclairées de diverses manières au cours du Colloque qui vient de s'ouvrir, il importe de se mettre d'accord sur ce que l'on désigne par le mot *Bible*.

Ce mot, par son origine, est un pluriel. L'expression grecque dont il provient, *ta biblia*, veut dire « Les livres ». La Bible se présente en effet comme une collection d'ouvrages, collection dont le contenu est différent selon les traditions qui s'en réclament.

Précisons d'emblée que, bien que les chrétiens aient englobé dans le vocable de « Bible » les textes évangéliques, il ne sera question ici que de ce qu'ils appellent l'« Ancien Testament ». Mais cette dernière expression recouvre elle-même des contenus variés, selon que l'on fait référence à la définition juive, catholique ou protestante.

La liste la plus courte est celle de la Bible juive. Je

rappelle qu'elle est traditionnellement divisée en trois catégories de textes :

- les cinq livres de Moïse, ou Pentateuque, qui constituent la Thora proprement dite ;
- les Prophètes, en hébreu *Neviim* ;
- les Hagiographes, en hébreu *Ketouvim* ;

Les initiales de ces trois mots fournissent l'appellation usuelle de la Bible juive : le *Tanakh*.

Au canon juif, la tradition catholique ajoute des textes qui ont pour caractéristique commune que leur première version connue n'est pas en hébreu mais en grec. Il s'agit, par exemple, de Tobie, de Judith, de l'Ecclésiastique, et des livres des Macchabées.

Les protestants, pour leur part, retiennent en majorité le canon juif, certains le canon catholique abrégé de quelques livres.

Il est bon de noter que le canon biblique juif lui-même n'a pas été établi sans de vifs débats, vers le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ainsi, le Cantique des Cantiques n'a été accepté que de justesse, et, à l'inverse, l'Ecclésiastique est cité par le Talmud avec respect, bien qu'il ait été écarté du canon.

Collection au contenu variable, par conséquent, et, de plus, fort disparate au premier abord. On y trouve un récit de la création du monde, des lois, des poésies, des évocations de combats politiques et guerriers, des maximes de sagesse et des interpellations prophétiques. Le tout baigne dans le paysage physique et historique d'une petite région du globe, au Proche-Orient, et au sein d'une peuplade minuscule, le peuple juif.

Eh bien, ce bizarre assortiment de textes exotiques a connu une diffusion qui n'a été approchée par aucun autre ouvrage, ni par l'Iliade et l'Odyssée, ni par le Bhagavadgîtâ, ni par le Coran, ni par aucun monument littéraire de l'humanité.

Il n'est pas suffisant d'attribuer ce succès à celui du christianisme, car, au III<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, la Bible hébraïque était déjà traduite en grec et largement diffusée sous le nom de « Version des Septante », d'après la légende qui veut que soixante-douze savants juifs aient séparément produit la même traduction grecque, à Alexandrie, à la demande de Ptolémée Philadelphie.

Mais, bien entendu, c'est par les chemins de l'évangélisation que la Bible s'est répandue dans tous les pays, à partir de la traduction latine fabriquée au IV<sup>e</sup> siècle par saint Jérôme et connue sous le nom de « Vulgate ».

J'ai lu quelque part que l'on avait recensé en 1957 des traductions de la Bible en 1 108 langues différentes. Je ne m'imaginai pas qu'il y ait tant de langues écrites sur la terre, mais je crois qu'il faut retenir de là que lorsque les hommes écrivent et lisent, la Bible est un des tout premiers textes qui les sollicitent. C'est ainsi que l'on donne usuellement comme acte de naissance de la langue allemande moderne la Bible de Luther, et il faut considérer comme significatif que le premier livre imprimé par le procédé de Gutenberg ait été sa Bible en deux colonnes et quarante-deux lignes.

C'est le christianisme, je l'ai dit, qui a été le principal vecteur de cette diffusion. Mais il reste à expliquer pourquoi l'Ancien Testament a été intégralement maintenu dans le canon chrétien. On aurait pu imaginer que seul, le Nouveau Testament connaisse cette notoriété, la Bible juive restant l'apanage des hébraïsants et n'y figurant que par allusion. Il n'en a pas été ainsi : c'est la Bible juive qui a été ainsi traduite à l'intention de toutes les Nations.

La force culturelle du message biblique est si considérable qu'il semble peser d'un poids presque aussi grand chez les incroyants que chez les croyants.

C'est ainsi que bien des découvertes scientifiques des temps modernes ont été stimulées par la volonté de défier les enseignements révélés. Le texte de la Bible lui-même a fait l'objet d'impitoyables investigations philologiques au XIX<sup>e</sup> siècle sous le nom de « critique biblique ».

Or, ce livre de tous les hommes est d'abord celui d'une famille. A travers la disparité des textes qui le constituent, son principe d'unité repose sur une loi particulière, un peuple particulier, et une terre particulière. Le Pentateuque décrit comment, par des tris successifs parmi les premières générations de l'humanité, s'est dégagée la famille capable de recevoir la Loi, comment cette famille est devenue une nation, et ce que contient cette Loi qu'elle a reçue. Les autres livres ont trait, directement ou indirectement, à l'histoire de ce peuple sur la terre de Canaan, aux succès et aux échecs de cette histoire, et aux interpellations dont le peuple a été l'objet pour qu'il reste fidèle à la Loi et aux intentions de ses fondateurs.

La relation que le peuple juif a entretenue au cours de l'histoire et jusqu'à ce jour avec la Bible montre un particularisme tout aussi accusé.

« Lecture » n'est pas un mot approprié pour parler de cette relation. Les Juifs attachés à la tradition entretiennent avec la Bible une intimité qui ne saurait être réduite à la simple connaissance littérale d'un texte. Je voudrais l'évoquer à présent plus en détail.

Les relations des Juifs et de la Bible peuvent se regrouper en deux rubriques, les usages liturgiques et les usages savants.

Tout d'abord, la Bible hébraïque constitue le tissu des prières et des offices synagogaux. Certains de ses textes sont prononcés une, deux ou trois fois par jour, d'autres une fois par semaine, une fois par mois, une fois par an. Outre la prière, le culte s'accompagne d'un

cycle annuel de lecture du Pentateuque. Chaque samedi, des fidèles sont appelés à cantiler publiquement, avec solennité, la lecture de la semaine dans un rouleau de parchemin écrit avec une rigueur méticuleuse et entouré de vénération. Cette lecture est suivie de celle d'un chapitre des Prophètes. Toutes les fêtes donnent lieu à des lectures analogues, et tous les lundis et jeudis, un passage est lu à l'office du matin. En outre, les cinq rouleaux des Hagiographes sont lus chacun à l'occasion d'une fête particulière, notamment le livre d'Esther, qui est lu à l'occasion de la fête de Pourim avec une solennité comparable à celle dont la Thora fait l'objet.

L'ensemble de ces lectures rituelles ne recouvre, il faut le noter, qu'une petite partie du texte biblique. De surcroît, elles sont toujours faites dans la langue hébraïque originale, et bien que la tradition enseigne que, lorsque la lecture publique fut instituée vers le v<sup>e</sup> siècle avant notre ère par Ezra le scribe, elle était accompagnée de la lecture de la traduction, cet usage est à peu près tombé en désuétude.

La compréhension du texte, quant à elle, est affaire d'étude, autre devoir du Juif traditionaliste, devoir au moins aussi impérieux que le culte. Mais, là encore, la relation du Juif et du texte biblique est très singulière. Chaque verset, chaque mot, une simple lettre parfois, a donné lieu depuis toujours à d'abondants commentaires, et un Juif ne s'autorise pas à interpréter le texte sans le concours de ces commentaires, notamment le plus célèbre d'entre tous, celui de l'exégète français Rachi, qui vivait au xi<sup>e</sup> siècle à Troyes.

Mais il y a plus. La tradition juive enseigne que Moïse reçut au Mont Sinäi, outre le texte écrit de la Thora, le texte de la loi orale qui s'est transmis de maître à disciple, et qui n'aurait jamais dû être couché par écrit. Cet interdit a été transgressé au début de

notre ère de crainte que cette tradition orale ne disparaisse, et cela a donné l'ensemble de la littérature juridique et homilétique juive, notamment le Talmud. La Bible s'y trouve fréquemment citée, moins comme moyen de preuve que comme attestation de cohérence entre les deux lois, la loi écrite et la loi orale.

Que ce soit donc dans l'étude de la Bible elle-même ou dans celle des textes rabbiniques, l'attitude du Juif consiste à prêter aux mots, dans leur littéralité hébraïque, une concentration de sens, un degré de vérité si extrêmes, qu'il ne se juge autorisé à les approcher que soutenu par des millénaires d'exégèse, et quand il a fini d'étudier un verset, il sait que des trésors de sens lui restent encore à découvrir.

Mais la Bible n'est pas seulement pour le Juif un objet d'activité intellectuelle. C'est un livre qui lui parle de ses ancêtres, qui contient le sens de sa présence sur terre, qui lui prescrit la manière de vivre pour mériter et conserver son identité.

On peut donc dire que le Juif regarde le reflet de son visage dans la Bible, mais il faut corriger cette analogie en ajoutant que, pour lui, le vrai visage est dans le Livre. Devant une œuvre littéraire quelconque, tout lecteur formule une appréciation, fruit de son goût souverain. Devant la Bible, le jugement est renversé : c'est le Livre qui juge le Juif. La Thora existe, se dit-il, mais moi, est-ce que j'existe ? Les Juifs ont été appelés à juste titre « le peuple du Livre ». Il faut prendre cette expression dans la plénitude de son sens : ce livre possède un peuple.

Ces dernières remarques rendent plus énigmatique encore la question de savoir pourquoi la Bible est devenue universelle. Les Juifs entretiennent avec elle une relation si intime et si singulière que l'on doit se demander pourquoi d'autres peuples l'ont accueillie, et l'accueillent encore, comme une parole vivante.

Je ne connais pas de réponse pleinement satisfaisante à cette question, et je compte sur les débats de ce Colloque pour l'éclairer. Je me bornerai à esquisser une voie de recherche fondée sur la remarque que les triomphes de la rationalité n'ont pas satisfait toutes les aspirations de l'esprit humain.

La raison, en effet, est une démarche de pensée qui offre certes des sécurités à l'esprit, mais elle se montre impuissante à livrer un sens global à la condition humaine. Elle ne reçoit pour vraies que l'évidence de la preuve ou les exigences de la logique. Elle accumule les observations et suppute des causes et des effets ; elle procure ainsi la compréhension et la maîtrise de nombreux phénomènes de la nature, mais en matière de sens, de signification, elle doit usuellement se contenter de lois locales et de fragiles hypothèses.

Apprendre que le monde serait né d'une grande explosion primitive (le *big-bang* des astrophysiciens) ou que la première cellule vivante a dû sortir d'une soupe originelle de produits chimiques traversée par des éclairs, cela ne me dit pas grand-chose sur la raison de ma présence sur terre.

La Bible, par contraste, livre d'emblée un sens global. Elle évoque le théâtre de l'univers selon un ordre où chaque chose et chaque personnage trouvent leur place. Bien que livre juif, elle dépeint la création en termes universels, et traite de la fin des temps pour tous les peuples de la terre. Les droits et les devoirs de l'homme s'y trouvent clairement décrits, non pas comme un code arbitraire, mais au nom d'une histoire dont l'homme, tout homme, est l'acteur central.

Toutefois, la Bible n'est pas la seule théorie du monde qui ait été proposée à l'humanité ; il faut encore expliquer le succès de la Bible face aux innombrables mythologies qui ont fleuri au cours des âges.

J'ai choisi, pour répondre à cette dernière question,

de chercher la réponse dans la Bible elle-même. Chemin faisant, je m'acquitterai ainsi de l'obligation imposée par le Comité préparatoire du Colloque à tous les orateurs d'appuyer leur exposé sur au moins un verset biblique.

Celui que j'ai choisi a pour référence Deutéronome, chapitre 4, verset 6. En voici la traduction :

« Ces lois, observez-les, et mettez-les en pratique ; ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des nations. Lorsqu'elles entendront parler de toutes ces lois, elles s'écrieront : " Il ne peut être que sage et intelligent, ce grand peuple. " »

Ce verset fait partie du discours que Moïse a tenu aux Hébreux à la veille de sa mort, au moment où le peuple allait traverser, sans lui, le Jourdain pour prendre possession de la terre de Canaan. Il exhorte le peuple à observer la Thora, et ce verset fait partie des arguments qu'il développe à cet effet. Ce verset exprime apparemment l'idée suivante :

Si vous doutez de la justesse de cette loi révélée, interrogez donc la conscience universelle, soumettez cette loi à son examen, et vous pourrez constater qu'elle est admirée par les nations du monde selon leurs propres critères.

Etrange argument en vérité. Ainsi, Moïse, à qui l'Eternel a parlé face à face, aurait besoin de quémander un satisfecit de l'Assemblée générale de l'O.N.U. pour vérifier la qualité du message qu'il a reçu !

Mais il y a une autre lecture possible de ce verset. Il peut exprimer l'idée suivante : sachez que vous n'êtes pas réduits à vivre toujours une existence isolée et incomprise. Cette loi n'est que provisoirement votre apanage exclusif. Un jour viendra où elle sera reconnue pour vraie par les autres peuples, qui vous admireront et vous sauront gré de l'avoir préservée.

Seulement, cette explication ne dit pas ce qui peut

particulièrement séduire les peuples de la terre dans l'ensemble du message biblique. Une réponse à cette question se trouve dans le Talmud, et elle est au premier abord fort déconcertante.

Ce verset est en effet utilisé dans le traité *Shabbat*, page 75 a, pour appuyer l'idée que c'est un devoir pour les Juifs de s'intéresser à l'astronomie, quand ils en sont capables. On lit en effet dans cette page :

« Rabbi Chmouel, fils de Na'hmani, dit au nom de Rabbi Yo'hanan : quelle est la référence dans l'Écriture Sainte qui dit que c'est un devoir religieux de calculer les saisons et de s'intéresser au mécanisme des astres ? Il est dit : " Observez-les et pratiquez-les ; ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des nations. " Quelle est la sagesse et l'intelligence que nous pouvons exprimer aux yeux des autres nations ? C'est le calcul des saisons et le mécanisme des astres. »

Cette *guemara*, je vous l'avais annoncé, est au premier abord bien décevante. Alors que le verset du Deutéronome nous laissait espérer une humanité communiant dans le message humaniste des prophètes d'Israël, le voici réduit par Rabbi Yo'hanan à une simple promesse de succès dans la fabrication des calendriers !

Voyons cela de plus près.

Le calendrier juif ne se réduit pas à un calcul technique. C'est un enjeu théologique majeur qui concerne, à travers l'harmonisation des cycles du soleil et de la lune, la dialectique des principes masculin et féminin dans l'univers, et celle de la transcendance et de l'immanence divines. Or, bien qu'il ait pour source une tradition révélée, le calendrier juif est d'une exactitude astronomique remarquable, sans commune mesure avec tous les calendriers antiques. Il fournit en quelque sorte une vérification expérimentale à la Loi.

Ainsi peut-on comprendre le commentaire de Rabbi

Yo'hanan sur notre verset. Il veut sans doute dire que le point d'entrée le plus accessible à la conscience universelle dans les beautés de la Bible est celui qui concerne l'objet du monde lui-même le plus universel : la voûte céleste et ses étoiles. Mais il n'exclut évidemment pas qu'une fois convaincus de la vérité d'un seul des enseignements de ce livre, les hommes soient séduits par tous les autres enseignements qu'il propose.

Mais, objectera-t-on, qui, parmi les centaines de millions de lecteurs de la Bible, sait que le calendrier biblique, sur lequel les Juifs règlent leur vie liturgique, est scientifiquement exact ? Très peu de gens, c'est sûr ; bien des Juifs l'ignorent. Certes, mais ce que tous les Juifs savent, c'est que le calendrier est l'instrument de l'unité et de la survie de leur peuple. Le rythme des Shabbats et des fêtes, l'uniformité des pratiques à travers toute la Diaspora, ont été maintenus intacts grâce à une gestion sans faille du temps.

Or, si les peuples de la terre ne voient pas le calendrier juif, ils perçoivent en revanche très bien l'existence du peuple juif, la survie paradoxale, incontournable, exaspérante pour certains, de cette poignée de zélateurs du Livre. Peut-être est-ce là, entre le mythe et la raison, le point de passage par où l'intérêt des nations du monde s'engouffre vers les merveilles du monde biblique.

Je ne voudrais pas poursuivre plus avant ces réflexions qui ne visaient qu'à introduire le sujet. Je ne sais si j'ai répondu suffisamment à la question de l'universalité et de l'actualité de la Bible. Mais plutôt que de conclure par une réponse, je voudrais terminer sur un dernier verset biblique.

Au chapitre 12 de la Genèse, l'Eternel dit à Abraham : « Je te ferai devenir une grande nation ; je te bénirai, je rendrai ton nom glorieux et tu seras





littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

## colloque des intellectuels juifs la bible au présent données et débats

“Jamais peut-être la Bible, pour de multiples raisons, n'a suscité plus d'attention qu'aujourd'hui. De mieux en mieux étudiée pour son irremplaçable valeur poétique, littéraire et morale, elle est aussi passionnément interrogée, en dehors de toute conviction religieuse, comme révélation fondamentale de l'essence humaine, interrogation plus pressante aux moments de crise et de désarroi, de mutation culturelle... La vérité de la Bible devient aussi tangible que la réalité de la Terre sur laquelle elle se fonde et dont elle est inséparable.”

Cette constatation d'un historien de l'art, Jean Leymarie, à propos des vitraux pour Jérusalem de Marc Chagall, situe aussi le sens de ce volume éclairé par les textes de E. Levinas, H. Atlan, J. Ellul, H. Meschonnic, M. Gugenheim, G. Bernheim, Cl. Riveline, F. Raphaël, P. Beauchamp, G. Levitte et A. Finkielkraut.

Sans apporter de réponses toutes faites, ce livre suscite la réflexion dans des directions multiples, axées sur un effort de rigueur et d'audace, mais aussi en pleine conscience de la place capitale que la Bible occupe dans l'histoire et la pensée des hommes : vieux texte, riche de nouveautés incessantes, fait pour nous interroger et pour être interrogé par nous.

d'après la gravure  
d'abraham krol

Extrait de la publication

